

André Fraigneau

En bonne compagnie

le dilettante



En bonne compagnie

DU MÊME AUTEUR

Spectacles, nouvelle, illustrations de Lucien Coutaud,
éd. Jo Fabre, Nîmes, 1925.

Val-de-Grâce, roman, éd. du Carrefour, 1930.

Les Voyageurs transfigurés,
coll. « Une œuvre, un portrait », Gallimard, 1933.

L'Irrésistible, roman, Gallimard, 1935.

Camp volant, roman, Gallimard, 1937.

La Grâce humaine, nouvelles, Gallimard, 1938.

La Fleur de l'âge, récits, Gallimard, 1942.

Fortune virile, éd. du Livre moderne, 1944.

Les Enfants de Venise, eaux-fortes de François Salvat,
éd. Le Livre et l'estampe, 1944.

Bagage grec, lithographies de François Salvat,
éd. de luxe tirage limité, La Table Ronde, 1945.

Le Livre de raison d'un roi fou (Louis II de Bavière),
éd. J.-B. Janin, 1947.

Journal profane d'un solitaire (M. de Pontchâteau),
avec un dessin de François Salvat, La Table Ronde, 1947.

Port-Royal des champs, photos de Patrice Molinard,
album, éd. Sun, 1949.

L'Amour vagabond, éd. Froissart, 1949.

Entretiens avec Jean Cocteau autour du cinématographe,
éd. André Bonne, 1951.

*On trouvera à la fin du présent volume
la suite des œuvres du même auteur.*

André Fraigneau

En bonne compagnie

avant-propos
de Dominique Villemot

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

En couverture : l'auteur chez lui, en 1960.

© Photo RTF, Louis Joyeux.

© le dilettante, 2009

ISBN 978-2-84263-296-0

Avant-propos

Aux alentours de 1925, on se poussait du coude dans les bars à la mode en montrant un jeune homme d'une grande beauté, mince, grand et blond qui ressemblait au boxeur Georges Carpentier. C'était souvent au Bœuf sur le toit où duchesses et gars de Montparnasse en cols roulés se côtoyaient en buvant des cocktails, où François Mauriac s'aventurait « étouffant des rires honteux derrière sa main » en compagnie de Paul Morand, Tzara, Coco Chanel et bien d'autres. André Fraigneau, puisque c'est de lui qu'il s'agit, eut très jeune le privilège d'appartenir

à un petit clan très fermé : la bande de l'hôtel Nollet à Montmartre. De cet hôtel, Maurice Sachs, qui en était l'un des locataires, a dit que c'était « un palace vu par le petit bout de la lorgnette », tant son confort était raffiné et à la portée de toutes les bourses. Le poète Max Jacob y vivait ainsi que Pierre Reverdy, Christian Bérard, Christian Dior. Henri Sauguet, habitant à côté, venait en voisin. Chaque soir ce n'était que fêtes, charades, saynètes où chacun improvisait.

Après son service militaire et un séjour au Val-de-Grâce, André Fraigneau entre vers 1930 chez Grasset, recommandé par Jean Cocteau, en qualité de conseiller littéraire. Il apparaît comme « nonchalant à l'égard des contingences matérielles de la vie... possédant un sens généreux de l'amitié, ayant de la drôlerie, infiniment d'esprit, le sens aigu du peu de sérieux des choses sérieuses et de la gravité des choses légères ». Dans cet environnement privilégié, il fera

d'autres rencontres tout aussi importantes : Marcel Jouhandeau, Jean Giraudoux, Georges Bernanos, Lucien Daudet, Blaise Cendrars...

« Je voudrais écrire sur la grandeur », ainsi débute la préface de Val-de-Grâce, un des premiers ouvrages d'André Fraigneau. S'il y avait en lui un besoin de retranchement, d'isolement, une quête d'absolu comme on le voit dans les textes réunis sous le titre Papiers oubliés dans l'habit**, il pouvait aussi devenir un causeur étincelant et rieur, l'animateur irrésistible des fêtes si bien qu'on le classa souvent avec les mondains plutôt qu'avec les ermites. « Dandy comme Barbey d'Aurevilly, brillant causeur comme Larbaud, artiste et esthète jusqu'au bout des*

* *Val-de-Grâce*, éd. du Carrefour, 1930. Réédité in *Le Miracle amical*, éd. du Rocher, 1998.

** *Papiers oubliés dans l'habit, carnets 1922-1949*, préface de Guy Dupré, éd. du Rocher, 2001.

ongles, il pouvait, dit de lui Michel Déon, être en paroles d'une férocité atroce et souvent délirante. »

Tout au long de ces années « mondaines » naîtront de solides amitiés dont le témoignage se retrouve dans les textes rassemblés ici. La plupart de ceux-ci ont paru dans des revues auxquelles André Fraigneau collabora : Opéra, Arts, Accent grave, Les Cahiers des saisons, La Revue des deux mondes... Mais il est temps de vous laisser, à votre tour, « en bonne compagnie ».

Dominique Villemot

Avertissement : les textes réunis dans le présent volume paraissent dans leur ordre chronologique de parution.

L'accord parfait

J'ai connu de ces enchanteurs dont le prestige personnel accentuait le charme des œuvres, dont la présence, le geste, le regard, la voix dégageaient à *bout portant* le même fluide qu'à travers la durée et l'espace, leur style de créateurs : Jean Giraudoux, Léon et Lucien Daudet, Christian Bérard, Jean Cocteau, André Malraux pavoisent, disparus ou vivants, mon souvenir ébloui aux couleurs variées de la séduction française. Stephen Hudson, dont le génie de romancier me saisit au travers des traductions, chefs-d'œuvre

elles-mêmes de notre langue, dues à Emmanuel Boudot-Lamotte, Hudson, l'auteur d'*Une histoire vraie* devait, quand j'eus l'honneur de l'approcher, me faire découvrir un nouvel enchantement assez général, assez *humain* pour qu'avec cet Anglais il ne fût plus question de territoire ou de drapeau, de *domaine* réservé ou exclusif. Citoyen du monde avant l'invention du terme, voyageur fortuné qui ne s'étonnait ni de ses déplacements, ni de sa richesse, ce disciple de Meredith sans égoïsme, cet ami, ce traducteur de Proust sans snobisme comprenait tout d'un seul regard de ses prunelles frémissantes, humides, qui me faisaient penser invinciblement au nez et au flair des chiens de chasse.

Du chien de chasse le plus racé, Stephen Hudson avait encore l'élégance nerveuse, la sensibilité aux climats, la curiosité permanente, le dévouement sans limites à

ceux qu'il aimait, surtout le parfait accord de ses facultés, de ses moindres réflexes à son action de romancier, c'est-à-dire de saisisseur de proies psychologiques.

Saisir la vie sans la meurtrir pour la rapporter fidèlement afin que nous, lecteurs, jouissions du ramage, du plumage de ce gibier et de sa palpitation infinie, telle était la vocation opiniâtre de cet animal supérieur, aussi réfléchi qu'instinctif, de cet homme exemplaire que j'ai pu surprendre au travail.

Au travail, c'est-à-dire regardant, s'amusant, s'attendrissant, conversant, écoutant. Stephen Hudson au Ritz, à Bagatelle, à la National Gallery, dans son appartement de Londres, surtout dans sa propriété d'Abinger, jardinant, humant l'air vif du Surrey, aux collines si bleues, en compagnie de sa femme, l'admirable Violet... Quelle jeunesse de l'âme et du corps chez

ce septuagénaire, toujours écolier, lui, notre maître en tout : en élégance, en art, en humanité!

Hudson s'émerveillait le premier que le hasard d'une affinité imprévisible lui eût permis de connaître un fils spirituel né en France qui se fût voué très jeune, mais armé des dons les plus sûrs, à transcrire son œuvre dans la langue qu'il vénérât, qu'il plaçait au-dessus de toutes, la nôtre.

Cette récréation incomparable entreprise sous ses yeux et les premières ferveurs qu'elle soulevait au pays de ses modèles, Maupassant, Proust, Gide, illuminait sa vieillesse si alerte, mais non plus que l'impeccabilité physique et morale de la personne vivante, de l'ami auquel il devait cette joie. Avec Emmanuel Boudot-Lamotte, l'exigence la plus haute d'un grand écrivain et les exigences quotidiennes légères, inexplicables du plus

élégant, du plus sensible des civilisés, se trouvaient comblées.

Notre monde est avare de ces accords parfaits entre deux natures, deux âges, deux nations, deux styles. Le résultat durable et communicable à tous en est un *bonheur d'expression* dont les lecteurs français présents et à venir de l'œuvre de Stephen Hudson subissaient et subiront l'envoûtement. Mais moi, j'ai pu être admis dans le laboratoire des deux sorciers bilingues. J'ai vu se forger ce bonheur d'expression dont je viens de parler, aux feux de regards étincelants d'intelligence, d'ardeur créatrice, d'amitié stellaire. Et ces *expressions* humaines, dont j'étais le témoin privilégié me composaient un autre bonheur, fugace comme la vie mais non moins *exemplaire* dans sa fugacité que les chefs-d'œuvre impérissables.

1938

L'ami écrit

La rencontre avec un héros de roman, de même âge que soi-même, n'est pas un hasard fréquent. La sympathie qu'elle fait naître spontanément chez le lecteur n'a rien de narcissique. Les aventures de l'« ami écrit » demeurent sa propriété personnelle. Le commerce s'établit plus humblement au niveau d'une identité de réflexes provoqués par les servitudes ou les tentations quotidiennes. Cette identité de base confère à certaines œuvres, rédigées pourtant dans la seule ambition de témoigner d'un temps précis, une actualité

permanente. En outre, quoi de plus renouvelable qu'un concours de circonstances taxé par légèreté (ou par appréhension?) d'unique, d'exceptionnel? La guerre de 1914-1918 n'a pas été la *der des ders*. Le relâchement des disciplines scolaires, intronisé à cette époque, s'est perpétué sous le couvert de multiples excuses. Bref, la pièce frappée par Radiguet au profil du potache du *Diable au corps* est toujours en circulation.

Déjà, lors de la parution du livre, en 1923, le mécanisme de l'identité jouait à plein. Quand je lus ce début de phrase : « Le jour de l'anniversaire de mes seize ans, au mois de mars 1918... », je négligeai le millésime pour ne retenir que l'âge avoué, proclamé qui se trouvait être le mien. À partir de cette connivence truquée, j'accompagnai le personnage comme s'il se fût agi d'un camarade de ma classe, lui emboîtant le pas sur tous les chemins quels

CE 261^e TITRE DU
DILETTANTE A ÉTÉ
ACHEVÉ D'IMPRIMER
À 2 222 EXEMPLAIRES
LE 14 FÉVRIER 2009 PAR
L'IMPRIMERIE FLOCH
À MAYENNE (MAYENNE).

DÉPÔT LÉGAL : 1^{er} TRIMESTRE 2009

(73191)

Imprimé en France

